

Romain ROUSSEAU

L'affaire de Tunis. Commerce et politique en Ifrīqiya almohade (596–598/1200–1202)

Paris, L'Harmattan

2025, 246 p

ISBN : 9782336455600

Mots-clés : commerce transméditerranéen, Almohades, Pise, piraterie, conflit, résolution**Keywords :** Transmediterranean Trade, Almohads, Pisa, Piracy, Conflict, Resolution

الكلمات المفتاحية: التجارة عبر البحر الأبيض المتوسط، الموحدون، بيزا، قرصنة، نزاع، حل

« L'affaire de Tunis » constitue une analyse méticuleuse d'un incident survenu en Méditerranée occidentale en 596/1200 et suivi d'une « affaire » qui se conclut en 598/1202. Lors de l'incident, deux nef pisanes sont entrées dans le port de Tunis, ont attaqué deux navires musulmans, ont tué leur équipage et leurs passagers, ont violé des femmes et se sont emparé de l'un des navires avec sa cargaison. Cet incident donna lieu à une correspondance entre, d'une part, les autorités portuaires et politiques ainsi que certains marchands de Tunis, et, d'autre part, les autorités et certains marchands de Pise. L'incident s'avère éclairant pour comprendre la complexité des relations transméditerranéennes à une époque où les chrétiens occidentaux avaient commencé à s'installer systématiquement dans les territoires côtiers musulmans afin d'accéder aux marchés fournisseurs des produits venus de l'océan Indien et de l'Afrique subsaharienne. L'auteur propose une analyse de seize lettres en arabe qui décrivent, sous différents angles, l'attaque de ce qu'il appelle des « pirates » pisans contre le port de Tunis. Les effets complexes – politiques, économiques, sociaux, émotionnels – sont examinés minutieusement par l'auteur à partir d'un cadre conceptuel formulé par Pierre Bourdieu, ainsi que d'une description approfondie des champs sociaux impliqués.

Le livre est divisé en deux parties. La première partie est consacrée à l'encadrement de l'incident. Dans le premier chapitre, l'auteur expose son cadre sociopolitique et socio-économique en esquisant la situation politique en Ifrīqiya almohade et à Pise. Le deuxième chapitre vise à expliquer les bases du commerce entre chrétiens latins et musulmans à Tunis, qui, en 1200, connaissait une intensité certaine depuis presque soixante-dix ans. Il reposait sur un ensemble de normes partagées qui, toutefois, n'étaient pas

encore totalement régularisées. Enfin, le troisième chapitre établit le lien entre le cadre politique et la pratique commerciale en décrivant l'organisation administrative de ce commerce ainsi que la marge de manœuvre dont disposaient les marchands latins et musulmans.

La seconde partie analyse l'incident sous différentes perspectives. Le quatrième chapitre met en lumière les rapports de force régionaux en Afrique du Nord, l'état relativement paisible des relations entre Pise et les Almohades, ainsi que les facteurs qui favorisaient l'émergence d'un phénomène de piraterie dans ce contexte. Le cinquième chapitre se consacre à l'analyse de la communication officielle – émanant des autorités du port tunisien, du gouverneur almohade, d'un correspondant de Ceuta impliqué dans le conflit, et des marchands de Tunis désireux de recouvrer leurs créances et de relancer la venue des marchands pisans à Tunis. Le chapitre prend également en compte le rôle des traducteurs et interprètes à Tunis. Le sixième et dernier chapitre, enfin, décrit les effets de l'incident sur la ville de Tunis elle-même, en détaillant les mesures prises par les autorités almohades, les aspects pratiques de la correspondance entre Tunis et Pise – y compris la production épistolaire et les modalités de transport –, ainsi que la rhétorique des lettres qui révèle une atmosphère propice à l'essor d'émotions collectives, marquée par les craintes, les rumeurs et les tensions.

La monographie se termine par une conclusion brève et des annexes comprenant une traduction française de huit lettres ainsi qu'un glossaire de quatre pages expliquant les éléments les plus importants de la terminologie arabe. L'ouvrage contient également sept figures très utiles – y compris pour l'enseignement – qui illustrent, sous forme de graphiques ou de tableaux, le réseau marchand des Pisans à Tunis, les prix en fonction de la médiation commerciale, les opérations mentionnées dans les documents de l'affaire, les forces en présence en Ifrīqiya, les protocoles des lettres officielles et marchandes, et enfin les réseaux épistolaires liés à l'affaire de Tunis. Fait défaut, en revanche, un index qui aurait permis au lecteur ou la lectrice de s'orienter dans la recherche d'informations spécifiques dans un livre riche en détails importants.

Avant d'aborder les principaux arguments de l'auteur, quelques remarques critiques s'imposent. L'auteur a consenti un effort considérable pour encadrer son étude de manière théorique, sur la base de la sociologie de Pierre Bourdieu. Parfois, certaines références bibliographiques semblent inadéquates – par exemple une étude sur « L'Économie de Xénophon » ou des recherches sur les élites de

Bagdad, relevant de contextes politiques et commerciaux totalement différents (p. 34, 134). La littérature mobilisée pour situer le commerce trans-méditerranéen dans un cadre plus large offre une vue d'ensemble très riche, qui nous introduit aux hypothèses d'Henri Pirenne, de Maurice Lombard, de Claude Cahen, de Robert Lopez, de Michel Balard, de Georg Christ, de Jamal Eddine Arbach, de Hassan Khalilieh et de Dominique Valérian, entre autres. On aurait pu toutefois intégrer l'histoire du commerce de Wilhelm Heyd et, pour théoriser les préalables du commerce pisan, les grandes études sur les échanges trans-méditerranéens du haut Moyen Âge de Michael McCormick et Chris Wickham. Pour comprendre la transition de la domination musulmane à la domination latino-chrétienne en Méditerranée, la prise en compte des théories de Shelomo Dov Goitein (*Mediterranean Society*, vol. I) et de Rodney Smith (« Calamity and Transition ») aurait également été utile. Enfin, il convient de signaler qu'une traduction anglaise de deux des lettres marchandes analysées se trouve dans R. Lopez, I Raymond, *Medieval Trade in the Mediterranean World* (1955), p. 384–385.

Quelques imprécisions méritent d'être relevées : étant donné qu'il existait déjà deux califats en Occident – le califat omeyyade d'al-Andalus et le califat fatimide –, il paraît difficile d'affirmer, à propos des Almohades, que « pour la première fois, un califat revendique une nouvelle polarité de l'islam, non plus centrée à Bagdad mais en Occident » (p. 45). Compte tenu de la désintégration progressive du califat abbasside depuis le VIII^e siècle, il semble également discutable de décrire le XIII^e siècle comme le moment où « l'unité de l'empire abbasside se délite » (p. 214). Qualifier les attaques de Pise contre Palerme en 1064, contre al-Mahdiyya en 1087 et contre Tortosa en 1092, de « projets de croisade » (p. 52) fait abstraction du vif débat sur l'émergence et la définition même du concept de « croisade ». Quant au texte composé à l'occasion de la victoire sur al-Mahdiyya, il est intitulé *Carmen in victoriam Pisanorum* (p. 53).

En dehors de ces détails mineurs, l'auteur nous offre une excellente analyse de l'incident et de l'affaire qui s'ensuit, replacés dans leur contexte local, régional et trans-méditerranéen. Il inscrit l'incident dans une histoire plus large du commerce trans-méditerranéen entre pouvoirs latino-chrétiens et musulmans, en tenant compte des dimensions politiques, administratives, économiques et sociales, tout en mettant l'accent sur la documentation épistolaire à notre disposition. Pour l'auteur, l'étude a pour objectif de « dissoudre les oppositions trop peu réfléchies telles que l'opposition chrétien/musulman, Pisan/Tunisais,

marchand/administration, public/privé » (p. 32) et de montrer, d'une part, comment « les saisons commerciales se déroulent sans heurt », et, d'autre part, « la mise en mouvement de l'administration, mais aussi des communautés marchandes en période de rupture des relations et de crise diplomatique » (p. 37). De cette manière, il parvient à mettre en évidence l'existence, la stabilisation, mais aussi la rupture de normes partagées (p. 82) et à critiquer une approche des relations commerciales et politiques qui, fondée sur l'analyse des traités de commerce, se caractérise par un « juridisme aveugle aux dynamiques sociales » (p. 91).

Par son analyse, l'auteur met en lumière plusieurs éléments intéressants. On découvre ainsi des aspects précis des relations commerciales, entre autres l'importance des ventes de peaux et l'existence d'une économie pastorale en Ifrîqiya, générant de grands surplus destinés à l'exportation (p. 64). Encore plus intéressantes sont ses réflexions sur le degré d'institutionnalisation de la présence pisane à Tunis en 596/1202. Elles ouvrent de nombreuses pistes pour réfléchir à la manière dont les Pisans étaient intégrés dans la ville, notamment à la lumière des *Responsiones ad dubitabilia* de Raymond de Peñafort qui, en 1235, décrivent de multiples facettes de l'enchevêtrement entre société musulmane et chrétiens latins à Tunis. Selon R. Rousseau, nous sommes dans « une époque où les institutions outre-mer des cités italiennes ne sont pas encore bien définies » (p. 72). Il s'agit d'« un réseau pisan largement informel, où les lieux de vente comme les intermédiaires étaient multiples » (p. 80). Dans ce contexte, le *scriba* pisan et des marchands influents comme Pace jouent un rôle important en tant que représentants de la communauté pisane (p. 100, 114 sq.).

Les Pisans ne disposaient pas encore de leur propre *fondaco* dans la ville (p. 68), malgré l'existence à Tunis de nombreux *funduq-s* servant surtout d'hôtels de vente (p. 76, 104). Par conséquent, la vente à la criée (*halqa*) et l'institution du *dīwān* occupaient une place essentielle dans l'administration du commerce et dans la régulation de la présence des Latins à Tunis. L'auteur définit le *dīwān* comme « une administration importante, avec de nombreux agents » (p. 100), tout en soulignant la polyvalence de son personnel (p. 106). En même temps, il remarque que, compte tenu des contraintes imposées par le contrôle du *dīwān*, de nombreuses interactions entre Pisans et leurs homologues musulmans se déroulaient également en dehors des cadres officiels (p. 110 sq.). Enfin, tout en soulignant la fonctionnalité de la courtoisie exprimée dans les lettres marchandes (p. 88-89), l'auteur met aussi en évidence les relations

personnelles étroites entretenues entre Pisans et musulmans (p. 90).

Vu ce résultat, on pourrait s'interroger davantage sur les capacités linguistiques des Pisans à Tunis. L'auteur estime que la majorité d'entre eux n'étaient pas capables de parler l'arabe (p. 73) et que l'institutionnalisation du service des interprètes ne s'est mise en place que sous les Haf̣sides (p. 105). Néanmoins, cette question mériterait une enquête plus approfondie. Rappelons, par exemple, la lettre de l'interprète Aḥmad b. Tamīm adressée au Pisan Lamberto Venacchio en 604/1207, dans laquelle il écrit – en un arabe assez dialectal – qu'il souhaiterait continuer à travailler pour les Pisans (Amari, *I Diplomi*, doc. XXV, p. 75-77). Il est permis de douter que les Pisans impliqués dans les mesures pratiques prises par les autorités de Tunis après l'incident aient été ceux « qui connaissent moins le personnel, les drogmans et les règles du commerce à l'étranger » (p. 200). La lettre du *nāzīr* 'Abd al-Raḥmān mentionne en effet des scribes pisans qui ont réprimandé les pirates et qui, ce faisant, se sont clairement rangés du côté almohade (Amari, *I Diplomi*, doc. XI, p. 39), tandis que l'auteur cite également le riche marchand Greco, resté à Tunis (p. 204).

Les relations entre les pirates, les marchands et les autorités pisanes s'avèrent d'une complexité difficile à résoudre (p. 135). L'auteur constate que les pirates étaient « pleinement insérés dans la société marchande pisane » (p. 136) et discute les hypothèses de Pascal Buresi et de Mohamed Ouerfelli à ce sujet. Pour P. Buresi, l'attaque fut commandée par la commune de Pise⁽¹⁾; pour M. Ouerfelli, elle eut lieu sans l'assentiment de celle-ci (p. 142)⁽²⁾. L'auteur se range du côté de ce dernier en tenant compte des rapports de force existant alors entre Pisans et Almohades. Après la victoire almohade d'Alarcos (1195), les chrétiens latins en Méditerranée n'auraient pas osé entrer en confrontation militaire avec la puissante flotte almohade. Par conséquent, une attaque pirate, faute d'une confrontation directe, aurait été très risquée. Comme Pise aurait eu beaucoup à perdre à une rupture avec les Almohades, l'auteur rejette l'idée d'une attaque commandée et évoque plutôt

une forme de « complicité passive » des autorités pisanes face à la piraterie. Il plaide ainsi pour « replacer l'attaque dans son caractère ordinaire : les actes de piraterie sont courants sur les côtes du Maghreb, les populations y sont habituées et les démêlés avec les Pisans sont fréquents » (p. 144).

Son analyse de la stratégie diplomatique mise en œuvre par les différentes autorités almohades et par les marchands pour réattirer les Pisans (chapitre V, p. 147 sq.) est méticuleuse. Il étudie la rhétorique employée, la confronte à la pratique du gouvernement almohade à Tunis (p. 182 sq.) et n'oublie pas d'accorder un rôle important aux traducteurs des lettres, en discutant leur capacité à transmettre le symbolisme politique almohade (p. 176). Deux points méritent d'être discutés ici : d'une part, le degré de « violence » employé par les Almohades ; d'autre part, l'interdépendance entre les Almohades et les Pisans.

L'auteur voit dans les lettres ce qu'il appelle une « violence politique des écrits de chancellerie » (p. 174) et parle, dans le contexte des mesures prises par les autorités de Tunis après l'incident, d'une « humiliation publique » des Pisans sur place. Il s'agit selon lui d'une « exposition quasi rituelle », qu'il considère comme étant « au cœur du système du châtement almohade » (p. 199). Cette interprétation paraît quelque peu excessive, compte tenu de la situation tendue après l'attaque et de la nécessité d'éviter des éruptions de violence de la part d'une population musulmane sans doute révoltée par l'agression pisane imprévue et ses conséquences meurtrières. Par leurs mesures, tant pratiques qu'écrites, les autorités almohades ont su gérer cette situation délicate de manière exemplaire. Elles ont ainsi évité un massacre des Pisans – scénario parfaitement envisageable, comme l'atteste celui des Génois à Ceuta en 1234 (*Annales lanuenses*, a. 1234-1235). Que des « tensions potentielles entre communautés latines et islamiques au sein des villes » (p. 202) aient existé était tout à fait normal après un tel incident. Le fait qu'aucun mort ne soit à déplorer après l'attaque elle-même montre, dans l'ensemble, l'efficacité de l'administration almohade dans la gestion de « l'affaire ».

Dans ce contexte, le renvoi du *nāzīr* 'Abd al-Raḥmān et son remplacement, ainsi que l'implication active des marchands tunisiens dans la communication avec les Pisans et, par conséquent, dans la résolution du conflit (p. 206 sq.) ne témoignent pas d'une faiblesse ni d'erreurs de l'administration almohade, mais bien de sa capacité à s'adapter aux circonstances. L'auteur, qui décrit ce renvoi comme un échec et une déstabilisation, et qui s'étonne de la coopération entre administration et marchands,

(1) P. Buresi et H. El Aalaoui, « Les documents arabes et latins échangés entre Pise et l'Empire almohade en 596-598/1200-1202 : la chancellerie au cœur des relations diplomatiques » dans *Documents et histoire. Islam VII^e-XVI^e siècle*, dirigé par Anne Regourd, Genève, Librairie Droz, 2013, p. 13-88, ici : p. 18.

(2) M. Ouerfelli, « La correspondance entre marchands ifrīqiens et Pisans au début du XIII^e siècle », dans *Les documents du commerce et des marchands entre Moyen Âge et époque moderne (XII^e-XVII^e siècle)*, dirigé par Cristina Mantegna et Olivier Poncet, Rome, École française de Rome, 2018, p. 55-72, ici : p. 61.

cultive peut-être une image un peu trop rigide du « système almohade », surtout face à une situation imprévue qui exigeait des réponses à la fois réfléchies et rapides. Le constat de l'auteur (p. 179) selon lequel on observe une « mécanique institutionnelle qui se met en place pour produire et faire circuler les documents qui permettront le retour au calme » mérite d'être souligné, car il montre bien que l'administration almohade a su, en fin de compte, maîtriser l'affaire.

L'auteur explique l'intérêt des autorités almohades et des marchands tunisiens à rétablir les relations avec les Pisans après l'incident, en soulignant l'interdépendance entre les Almohades et Pise (p. 212). Malgré la victoire d'Alarcos, la situation politique des Almohades était compliquée, ce qui explique leur nécessité de maintenir de bonnes relations commerciales avec les chrétiens latins afin de pouvoir financer leurs activités militaires en al-Andalus (p. 126 sq.). Cela permet de parler d'une « dépendance économique vis-à-vis des investissements des Latins » (p. 144), mais pas nécessairement d'une dépendance des Almohades par rapport au commerce pisan. L'auteur souligne, à plusieurs reprises, la forte compétition entre Pise et Gênes, notamment en raison de la fermeture des marchés égyptiens à la suite de la troisième croisade (p. 55-56). Il mentionne également les bonnes relations entre Gênes et les Almohades, ces derniers ayant même eu recours à un ambassadeur génois, Angelo Spinola, pour communiquer avec les autorités pisanes (p. 167 sq.). Étant donné que les Génois constituaient une alternative fiscale solide, peut-on vraiment affirmer à propos des Pisans que « ce sont eux qui versent les taxes, qui remplissent les caisses du *dīwān* et maintiennent les finances de la ville » (p. 202) ?

Tout cela sert à formuler « l'hypothèse d'une corrélation entre le développement du commerce méditerranéen sous hégémonie latine, pris en main par les élites politiques, et la construction de l'autorité politique (...) ». Selon l'auteur, « la coopération entre pouvoirs politiques chrétiens et musulmans implique de modifier la pratique du pouvoir, notamment dans ses formes les plus impériales. Ainsi, non seulement le commerce latin permet l'accumulation du capital, mais il introduit également de nouvelles formes de domination qui favorisent l'émergence d'un pouvoir d'État » (p. 35-36). Cette analyse semble très intéressante, tant du point de vue pisan qu'almohade, mais elle paraît également un peu trop généralisatrice, surtout si l'on prend en compte l'encadrement juridique des mesures adoptées par les autorités almohades.

Même si les Almohades avaient théoriquement interdit les écoles juridiques (p. 45), il convient néanmoins de considérer que les règles commerciales formulées dans les grandes compilations juridiques mālikites étaient toujours en vigueur et n'avaient pas été abolies par une loi commerciale spécifiquement almohade, quelle qu'en soit la nature (p. 61). L'auteur réfléchit au cadre juridique de ce commerce en s'appuyant sur la monographie assez générale de H. Khalilieh (*Islamic Law of the Sea*), qui fournit peu de détails sur l'Afrique du Nord à cette période, ainsi que sur les idées formulées par C. Cahen à partir du traité d'al-Maḥzūmī, rédigé au XIII^e siècle en Égypte (p. 91-94). Dans son argumentation, il mentionne à plusieurs reprises des éléments « classiques » du droit commercial musulman – notamment *l'amān* (p. ex. p. 76, note 2) – et renvoie à la lettre du gouverneur almohade qui compare le statut des Pisans à celui de la *dhimma* (p. 165). On y observe des concepts préexistants qui servaient à l'« intégration, dans les principes de gouvernement du Maghreb, d'une population étrangère qui apporte puissance et richesse aux Almohades » (p. 165).

L'auteur mentionne une critique soufie du commerce avec les Latins et des richesses qui en provenaient, et explique qu'en réponse à cette critique, ce commerce était présenté comme honorable dans les lettres des marchands arabes (p. 86-87). À la fin du livre, il parle de la « critique du commerce avec les Latins, tenue par les élites religieuses » (p. 214). Compte tenu de l'investissement des autorités dans la résolution du conflit, on peut se demander si cette critique était réellement importante, d'autant que les œuvres juridiques ne témoignent pas nécessairement d'une aversion envers le commerce avec les chrétiens.

Il semble plus juste de dire, comme le fait l'auteur à la fin du livre, que « les marchands latins suivaient des normes parfois propres au commerce islamique avec leurs partenaires maghrébins » (p. 210). Le traité de 582/1186, analysé par l'auteur (p. 94 sq.), montre que nous nous trouvons dans une phase où les normes islamiques concernant le commerce commencent à s'adapter aux demandes et souhaits des marchands chrétiens latins. Mais tout cela s'inscrit dans une longue tradition de réflexions juridiques musulmanes sur la régulation du commerce entre le *dār al-ḥarb* et le *dār al-islām*, que l'on retrouve chez Saḥnūn et Ibn Abī Zayd al-Qayrawānī pour l'Ifrīqiya.

Pour cette raison, les marchands font référence à des « usages » et à des « clauses bien connues » (p. 98) dans leurs lettres aux marchands pisans. Tenant en compte que les accords précédents entre Pise et les Almohades datent de 1133, 1157, 1166, 1181, 1184

et 1186 (Louis de Mas Latrie, *Traités*, p. 22–29), est-il vraiment juste d'affirmer qu'en 1200 « le commerce régulier entre Pise et Tunis en est à ses premiers moments, les principes qui le régissent sont tacites, fragiles et reposent sur un capital faiblement objectif ». S'agit-il vraiment d'un « moment d'affaiblissement des normes, dans une période où celles-ci peinent à se définir franchement » (p. 119) ? Presque soixante-dix ans de relations commerciales et diplomatiques ne sont pas négligeables, et leur caractère établi explique aussi la possibilité de produire une « régulation concertée des réactions politiques face à la piraterie » (p. 132), caractérisée par son efficacité. La question de savoir si cette régulation « a contribué à forger des normes » (p. 132) reste ouverte, d'autant que « l'affaire de Tunis » ne représente pas « un événement décisif dans l'histoire almohade ou dans celle de l'Ifrīqiya », comme le souligne l'auteur (p. 213). On peut affirmer qu'elle constitue un des nombreux « moments de flottement ... qui participent à la transformation des relations politiques en Méditerranée, entre Pise et Tunis, entre autorités et marchands, et

au sein même des champs de pouvoir » (p. 119). Mais son rôle exact dans la formation des normes demeure incertain, en partie parce qu'une analyse des relations pisano-almohades après l'incident n'est pas incluse dans le livre.

En résumé, Romain Rousseau a produit une analyse minutieuse et détaillée d'un incident bien documenté, qui met en relief les relations transméditerranéennes au début du XIII^e siècle et qui méritait depuis longtemps un traitement monographique. Il a étudié soigneusement la documentation, en aborde toutes les facettes possibles et ouvre de nombreuses pistes de réflexion sur le caractère des relations commerciales transméditerranéennes en voie d'institutionnalisation plus prononcée. Si son analyse soulève de nombreuses questions, cela ne reflète aucunement un manque de qualité de l'étude, mais bien plutôt la complexité du matériel primaire et la richesse remarquable de son argumentation.

Daniel G. König
Université de Munich